

Jean-Philippe DE SERRE

TOURMENTES MEURTRIÈRES

QUE LE DESTIN, NOUS PRÉSERVE DE CÔTOYER CERTAINS INDIVIDUS

VENGEANCE DANS LES HAUTS, EN DEDANS

DU MÊME AUTEUR
dans sa série « TOURMENTES MEURTRIÈRES »

Le secret de Gildas, tome 1, paru chez Édilivre en 2016

Le secret de Gildas, tome 2, paru chez Édilivre en 2016

La vengeance déguisée en justice, c'est notre plus affreuse grimace ...

François Mauriac

Prix Nobel de littérature en 1952, membre de l'académie Française de 1933 jusqu'à son décès.

Né le 11 octobre 1885 à Bordeaux

Mort le 1^{er} septembre 1970 à Paris

À Joëlle, mon épouse

que je remercie pour l'aide inestimable qu'elle m'a apportée pour les corrections
et les nombreuses relectures de ce nouvel ouvrage.

ainsi qu'à

**Karin, Daniel, Frédérique, Richard,
Véronique, Arnaud, Carmen et Nicolas**
qui se reconnaîtront.

PREMIÈRE PARTIE

HÉRITAGE & EMBARRAS

Mélaine et Gauzelin Brianval étaient assis depuis quelques minutes dans la salle d'attente de l'étude notariale de Maître Pierre Theirillon implantée dans la petite bourgade de Vagney, lorsqu'une secrétaire leur demanda de bien vouloir la suivre dans le bureau de l'officier ministériel.

Leur présence dans ce lieu à l'ambiance feutrée faisait suite à un appel téléphonique d'un clerc de notaire qui les avait contactés la semaine précédente pour les informer qu'à la suite du décès de Monsieur Claude Marudel, son employeur qui était chargé de la succession du défunt, avait besoin de les rencontrer.

Lorsqu'ils étaient entrés dans le bureau, Maître Theirillon s'était levé et était venu, avec amabilité, accueillir ses visiteurs. Après les avoir invités à s'asseoir sur deux des cinq sièges qui faisaient face à l'imposant bureau Empire d'époque dont le dessus était totalement encombré par divers documents administratifs, il avait attendu que ceux-ci soient confortablement installés pour les informer qu'ils allaient être rejoints par Monsieur Augustin Xauset puis par Madame Margueritte Marudel et son mari, Monsieur Raymond Trotoit. Il avait précisé que ce serait seulement en présence de ces trois autres personnes qu'il leur indiquerait pourquoi il leur avait demandé de se déplacer jusqu'à lui, aujourd'hui.

Après s'être rassis, Maître Theirillon avait demandé aux époux Brianval s'ils connaissaient Monsieur Xauset ainsi que Madame et Monsieur

Trotoit. Après que ceux-ci lui aient répondu affirmativement pour Augustin Xauset et négativement en ce qui concernait Margueritte et Raymond Trotoit, le Notaire leur avait indiqué que ces derniers étaient respectivement la sœur et le beau-frère de feu Monsieur Claude Marutel.

Le silence s'était installé. Gauzelain avait observé l'homme de loi occupé à lire une minute qu'il venait de sortir de l'un des dossiers posés sur sa table de travail. Maître Theirillon semblait être âgé d'une cinquantaine d'années et possédait un physique avantageux. Il était de grande taille mais son corps possédait un léger embonpoint. Il était vêtu d'un costume gris foncé. Il portait une chemise blanche qui était agrémentée d'une cravate à fines rayures grises et bleues. Ses pieds étaient chaussés de mocassins noirs qui avaient été fabriqués en cuir très souple. Devant ses yeux, il arborait une paire de lunettes dont les verres étaient enchâssés dans une grosse monture d'écaille de couleur ambre, pigmentée de brun qui lui donnait l'air très sérieux mais dont le classicisme de la forme et de la teinte semblait le vieillir. Malgré cela il avait l'air affable et avenant.

C'était la sonnerie du téléphone qui avait fait sortir Gauzelin de ses observations. Après avoir décroché, Maître Theirillon avait indiqué à son assistante qu'elle pouvait faire entrer Monsieur et Madame Trotoit. Quelques instants plus tard, les deux retardataires avaient fait leur entrée dans la pièce.

C'était un couple de sexagénaire dont les deux personnes qui le composaient semblaient mal assorties physiquement. Elle était grande et mince, lui petit et rondet. Elle s'était endimanchée en

s'habillant avec une copie d'un tailleur créé dans les années cinquante par un grand couturier de sexe féminin. Malheureusement pour elle, le moindre coup d'œil, même non averti, permettait de s'apercevoir que la qualité du tissu employé ne correspondait pas à celle du tweed utilisé pour la confection des modèles originaux. Lui était habillé sans recherche avec des vêtements bon marché dont le blouson semblait trop long pour lui et pas taillé assez près du corps, alors que la longueur du pantalon était manifestement trop courte. Ce constat aurait fait dire à une personne de mauvaise langue qu'il souffrait d'un « feu de plancher » et à un jardinier « qu'il allait aux fraises ». En guise de bonjour, mais sans avoir l'intention de s'excuser pour son retard, la nouvelle arrivante avait déclaré qu'elle venait de Nancy et que dans une grande ville, ce n'était pas comme ici à la campagne, on ne s'y déplaçait pas comme on le voulait et qu'il fallait faire avec les aléas des embouteillages automobiles. Elle avait ajouté qu'un déplacement de ce type ne lui était pas plaisant à cause de sa vieillesse et aussi parce que son mari conduisait comme un pied mais que la pensée de venir percevoir l'héritage de son frère l'avait réconfortée en lui faisant paraître moins important le désagrément qui lui avait été imposé.

Très stoïquement, Maître Theirillon avait invité les nouveaux arrivants à s'asseoir après qu'il les ait présentés à Mélaine et à Gauzelin. Après qu'elle se soit assise, Madame Margueritte Trotoit avait de nouveau pris la parole. Elle s'était adressée au Notaire pour lui demander pourquoi « ces gens-là » avaient été conviés à s'asseoir à côté d'elle. Maître Theirillon lui avait répondu qu'il avait convoqué toutes les personnes concernées par la succession

de Monsieur Marutel. Dès qu'il avait entendu la réponse, Raymond Trotoit avait regardé son épouse et avait déclaré à haute voix « ça pue qu'il y ait des étrangers qui soient concernés par l'héritage de ton frère », « je pense qu'il va y avoir des déceptions en perspective pour toi ». « Ceux-là » avait-il dit en regardant dans la direction de Mélaine et de Gauzelin « ont dû savoir louvoyer vis-à-vis du vieux fou ». « Ils l'on sûrement caressé dans le sens du poil » et il avait ajouté « elle » en dirigeant ses yeux dans la direction de Mélaine « s'est peut-être occupée de lui d'une manière rapprochée ». De concert, Maître Theirillon et Gauzelin s'étaient levés de leur siège afin de réagir aux propos tendancieux qui venaient d'être tenus. Le Notaire avait calmement indiqué qu'il n'acceptait pas que des paroles injurieuses soient prononcées dans son étude. Quant à lui, Gauzelin, rouge de colère, avait demandé à Raymond Trotoit de bien vouloir s'excuser pour les propos insultants et diffamatoires qu'il venait de prononcer et qui portaient atteinte à l'honneur de son épouse. Margueritte Trotoit avait regardé durement en coin son mari qui avait aussitôt déclaré qu'il s'était laissé aller à cause du stress lié à la conduite automobile et aux incessantes jérémiades que son épouse avait formulées durant tout le trajet. Il avait dit qu'il regrettait de s'être emporté et d'avoir prononcé des paroles qui étaient injustes et imméritées.

Sans faire de commentaires, les deux hommes s'étaient remis assis. La porte capitonnée du bureau s'était ouverte et la réceptionniste avait laissé le passage à un vieil homme tout menu et voûté, habillé avec des vêtements de travail de fermier qui avaient parfumé, dès son entrée dans la pièce, l'air

ambiant d'une odeur d'étable. Maître Theirillon s'était approché de lui et tout en lui indiquant la chaise qui était vacante à côté de celle qui était occupée par Madame Trotoit, avait déclaré à la cantonade que comme Monsieur Augustin Xauset était la dernière personne qu'il avait convoquée, on allait donc pouvoir commencer.

Le Notaire s'était rassis et avait déclaré très solennellement qu'il allait procéder à la lecture du testament de Monsieur Claude, Georges, Henri Marudel né le 23 mars 1931 à Julienrupt, décédé dans sa quatre-vingt-cinquième année, le 9 novembre 2015 à son domicile. Il avait saisi une enveloppe et après l'avoir ouverte, il en avait tiré un document rédigé d'une manière manuscrite (*testament olographe*) qu'il avait commencé à déchiffrer oralement : « Moi Claude Marudel, sain d'esprit lègue en pleine propriété la moitié de la totalité de tous mes biens à celle que j'estime comme étant ma bru adoptive, Madame Mélaine Daublecourt épouse Brianval, née le 19 septembre 1974 à Remiremont. J'attribue en pleine propriété la deuxième partie restante de l'ensemble de mes possessions mobilières et immobilières, avoirs et capitaux à celui que je considère comme mon fils adoptif, Monsieur Gauzelin Brianval né le 21 avril 1965 à Gérardmer. Que ceux-ci, que je considère comme ma seule famille de cœur, soient remerciés pour l'affection, la sollicitude et la prévenance qu'ils m'ont, d'une manière totalement désintéressée, généreusement apportées depuis leur arrivée dans le lieu-dit « Le Mourot », endroit dans lequel ils ont fait renaître la vie. Post-scriptum : pour en terminer avec ma future donation, je précise que je fais don à ma sœur, Madame

Marguerite Marudel née 30 janvier 1943 (*alors que mon père était déporté en Allemagne en qualité de prisonnier de guerre depuis le mois de juin 1940, n'en déplaie éternellement à notre mère*) et son mari Monsieur Raymond Trotoit, personnes chez qui je n'ai jamais discerné la plus petite partie d'amour vis-à-vis de leurs prochains ni de charité humaine, ma médaille de la Résistance Française avec rosette et le diplôme qui atteste de mon appartenance aux décorés nationaux que notre patrie reconnaissante m'a décernés pour le courage dont elle a estimé que j'avais fait preuve en combattant activement au sein du maquis « du Haut-du-Them » (*village Haut-Saônois situé à la limite du département des Vosges*). Pour être complet je déclare léguer le contenu de ma cave (*vins, spiritueux et alcool*) à mon très vieil ami, conscrit et compagnon d'arme, Monsieur Augustin Xauset né le 7 janvier 1931 à Julienrupt, qui saura en apprécier comme il se doit le contenu. Fait en un seul exemplaire, à Julienrupt, le douze juin de l'an deux mille sept.

Maître Theirillon qui venait de parvenir à la fin de sa lecture, s'était tu et avait observé ses visiteurs. Il avait cru discerner de l'étonnement et peut-être même de l'incompréhension chez les époux Brianval alors que Margueritte et Raymond Trotoit semblaient totalement abattus pour ne pas dire abasourdis par ce qu'ils venaient d'entendre. Augustin Xauset, quant à lui, semblait satisfait des dernières volontés qui avaient été prises par son ami de toujours et être amusé de la mine déconfite qu'affichait la sœur de celui-ci. Avant que les deux membres formant le couple Trotoit ne puissent reprendre leurs esprits qui venaient d'être chamboulés par cette immense désillusion, Mélaine

et Gauzelin sans s'être concertés, ne serait-ce que du regard, avaient ouvert la bouche quasi simultanément. S'en apercevant immédiatement, Gauzelin avait décidé de laisser sa femme s'exprimer. Après que celle-ci eut terminé de préciser le fond de sa pensée, Gauzelin avait constaté qu'elle venait de prononcer les mêmes paroles que celles qu'il aurait lui-même formulées. Tous les deux voulaient savoir s'ils pouvaient refuser cet héritage.

Le Notaire avait paru être étonné de cette demande car les légataires ne devaient certainement pas connaître l'abondance de la libéralité (*acte juridique relatif à une disposition testamentaire par laquelle une personne transfère au profit d'une autre, tout ou partie de son patrimoine*). Il leur avait conseillé d'attendre de connaître l'ampleur de la donation et le montant de son évaluation financière. Il avait proposé de leur en faire le descriptif ainsi que de leur en fournir l'estimation. Gauzelin avait répondu qu'il pouvait le faire mais qu'il ne prendrait pas de décision aujourd'hui car il devait réfléchir avant de se prononcer définitivement. Mélaine avait de nouveau pris la parole pour signifier qu'elle aussi voulait s'accorder un temps de réflexion.

Maître Theirillon avait regardé en direction de Margueritte et de Raymond Trotoit qui, de toute évidence, n'avaient pas envie de prendre la parole, et leur avait signifié qu'ils étaient admis à rester pendant la description qu'il allait faire des biens du défunt mais que s'il le préférait ils pouvaient sortir car ils n'étaient plus directement concernés. Margueritte avait répondu qu'elle voulait rester pour connaître le contenu et la valeur monétaire de

l'héritage qui finirait par lui revenir car elle ne doutait pas que la justice qu'elle allait saisir la rétablirait dans ses droits pour cause d'insanité d'esprit de son frère. Le Notaire n'avait pas relevé et avait commencé à énumérer les biens :

Une maison d'habitation sise Lieu-dit « Le Mourot » à Julienrupt, d'une superficie au sol de deux-cent-soixante mètres carrés, élevée sur deux étages, implantée sur un terrain en partie boisé de cinq hectares neuf ares et vingt-six centiares, estimée pour le prix de deux-cent-quinze mille euros.

Quarante-deux hectares trois ares et neuf centiares de terre agricole, répartis en différentes parcelles situées sur les territoires communaux de Julienrupt, La-Forge, Le-Tholy, à Cleurie et à Bouvacote, estimée pour le prix de cent-quarante-sept mille euros.

Seize hectares soixante-trois ares et douze centiares d'un seul tenant de forêt composée de sapins localisé à Cleurie au lieu-dit « la tourbière de l'Abîme », estimée pour le prix de cent-soixante-seize mille euros.

Un bâtiment sis au lieu-dit « Oroz » à Faucogney-et-la-Mer (*commune de Haute-Saône qui est située au cœur du Plateau des Mille Etangs*), d'une emprise au sol de cent-quarante-sept mètres carrés érigée sur deux étages dont le rez-de-chaussée était utilisé anciennement à usage d'école primaire et de logement de fonction pour l'instituteur qui enseignait sur place, pour ce qui concernait le premier étage. Il était construit sur un terrain de soixante-dix-huit ares et vingt centiares comprenant un étang privé, estimé pour le prix de cent-trente

mille euros. Le Notaire précisa que cette construction avait été achetée pour des raisons sentimentales, quelques dizaines d'années auparavant, par Monsieur Claude Marudel, car cette bâtisse avait abrité l'établissement d'enseignant dans lequel sa mère et sa grand-mère maternelle avaient été scolarisées pendant toute la durée de leurs études primaires.

Une parcelle boisée comportant différentes essences sylvoles d'espèces feuillues de douze hectares vingt-sept ares et vingt-neuf centiares sise au lieu-dit « Bachetey » à Beulotte-Saint-Laurent (*localité Haute-Saônoise*), estimée pour le prix de soixante mille euros.

Une forêt composée principalement de charmes dont les arbres étaient implantés sur une parcelle de terre mesurant seize hectares trois ares et dix-sept centiares était sise à proximité du lieu-dit « La fontaine Saint-Desle » à Ternuay-Melay-et-Saint-Hilaire (*bourg de Haute-Saône*), estimée pour le prix de soixante-seize mille euros.

Les biens mobiliers, dont je ne vous lis pas la longue énumération, estimés pour le prix de douze mille euros et le matériel agricole usagé qui comprend un tracteur en état de marche, estimé pour le prix de vingt-deux mille euros.

Un véhicule automobile 4X4 de marque Toyota, modèle Land Cruiser diesel ayant parcouru 42851 kilomètres, qui avait été immatriculé pour la première fois le 27 août 2009, estimé pour le prix de vingt-trois-mille neuf-cents euros.

La somme de trois-cent-quatre-vingt-neuf-mille six-cent-vingt-huit euros et soixante-treize centimes placée sur différents comptes épargnes et en

obligations émises par différentes grandes entreprises françaises.

Le montant de quatre-mille deux-cent-trente-neuf euros et seize centimes détenus sur un compte courant bancaire.

Maître Theirillon avait conclu son résumé en indiquant que le montant de l'héritage s'élevait, selon les experts qui avaient été missionnés, au montant total d'un million deux-cent-quarante-trois mille sept-cent-soixante-sept euros et quatre-vingt centimes. Margueritte Trotoit s'était risquée à demander au Notaire, après s'être levée de son siège et l'avoir transporté de l'autre côté de celui qu'occupait son mari afin de se trouver un peu en retrait des relents d'écurie que dégageait Augustin Xauset, combien cette somme faisait en anciens Francs. Maître Theirillon lui avait répondu, après avoir utilisé sa calculette, que cela faisait environ huit-cents millions. Raymond Trotoit avait émis un petit sifflement et avait dit « eh ben dis donc, il était riche comme Crésus le beauf ». Sa femme l'avait foudroyé du regard et avait affirmé à son attention « que lui, n'avait pas passé sa vie au bistrot à payer des coups à ses copains de beuverie » puis elle s'était levée et s'était dirigée vers la sortie. Elle avait été suivie par son mari qui avait décidé de l'imiter mais avec un temps de retard. Cela avait été fait sans prononcer le moindre mot et sans adresser un regard, ni un salut aux personnes présentes. Elle avait franchi le seuil de la porte du bureau et elle s'était éloignée d'un pas alerte et décidé tout en serrant fermement son sac à main contre son corps comme si celui-ci était l'objet qui lui servait à se draper dans sa dignité.

Après le départ théâtral du couple Trotoit, Augustin Xauset était parti aussitôt, car il ne voulait pas conduire de nuit pour regagner son domicile mais avant de prendre congé, il avait indiqué qu'il acceptait la donation de son vieux camarade. Mélaine et Gauzelin ne s'étaient pas attardés chez le Notaire mais ils avaient néanmoins pris le temps de lui demander combien ils auraient de frais successoraux à acquitter, s'ils acceptaient le legs. Maître Theirillon leur avait répondu que comme ils n'étaient pas héritier en ligne directe et que pour l'administration fiscale ils seraient considérés comme des étrangers, le prélèvement de l'état serait de soixante pour cent de la valeur totale. Mélaine était intervenue en disant que si elle avait bien compté, ils devraient verser quasiment sept-cent-cinquante mille euros aux impôts. Le Notaire lui avait répondu complaisamment qu'il y avait des abattements possibles et il avait conclu en leur disant qu'il était prématuré de parler de cela aujourd'hui car avant d'évoquer sérieusement le montant des droits de succession, il leur fallait décider s'ils acceptaient l'héritage.

*

* *

Cela avait été sous d'épais flocons de neige que Mélaine et Gauzelin avaient regagné leur véhicule. Ils s'étaient fait la réflexion qu'à trois jours de la fête de la Nativité, les services météorologiques ne s'étaient sûrement pas trompés lorsqu'ils avaient annoncé un Noël blanc sur le massif vosgien.

Gauzelin avait dit avec entrain que leurs deux enfants pourraient ainsi occuper leur vacances de fin d'année à construire des igloos, à édifier des bonhommes de neige, à réaliser des parties de batailles de boules de neige et à faire tirer leurs luges par Nelson et Eurydice, leur couple de chiens beaucerons qui étaient âgé respectivement de quatre ans et trois ans. Lorsqu'ils s'étaient retrouvés sur la route du retour, ils avaient constaté que la neige commençait à tenir sur la chaussée. C'était le moment qui avait été choisi par Mélaine pour dire que ce soir-là, il lui serait agréable d'être devant le feu de bois que son époux chéri ne manquerait pas d'allumer dans l'insert, installé dans le foyer de la cheminée qui se trouvait dans leur grande pièce commune, pour que sa femme adorée puisse réfléchir dans une ambiance chaleureuse et de bien-être physique à la décision qu'elle devrait prendre à propos du cadeau posthume que le regretté Diaude (*Claude en patois Vosgien local*) venait de leur faire. Gauzelin avait répondu qu'elle pouvait compter sur lui car il avait envie de penser à son ami décédé en étant confortablement assis devant le spectacle sans cesse renouvelé des flammes qui danseraient devant ses yeux tout en étant entouré de sa bien-aimée, de ses deux enfants, de ses deux nobles compagnons canins et d'une bonne bouteille de vin de bourgogne bien chambrée.

Mélaine avait formulé la remarque qu'elle n'avait jamais vu Augustin Xauset aussi salement vêtu et sentant aussi mauvais qu'aujourd'hui. Gauzelin lui avait rétorqué que lui non plus mais qu'il pensait que celui-ci l'avait fait exprès pour incommoder l'organe olfactif de la garce qui se prétendait être la sœur de leur ami mais qui en

réalité, comme ils venaient de l'apprendre, n'était que sa demi-sœur. Mélaine avait répondu que Gauzelin avait sûrement raison mais qu'eux aussi avaient été bien servis car ils en avaient pris plein les narines et cela sans avoir eu à ouvrir leur portemonnaie.

Habituellement, Mélaine et Gauzelin étaient un couple très actif. Ils s'étaient connus alors qu'elle venait de fêter ses trente printemps et que lui avait presque quarante ans. Ils avaient deux enfants, Eudoxie sept ans et Goëry cinq ans. Ils habitaient la ferme de « Belué » (*prononcez Beluet*) qui avait jadis été construite, d'une manière isolée, en mille sept-cent-soixante-quinze (*les chiffres qui avaient été gravés en creux sur le linteau de la porte d'entrée, l'attestaient*). Elle avait été édifiée, en grès rose, sur un lieu appelé « Le Mourot » (*endroit qui avait été désigné ainsi par les habitants locaux car la foudre y tombait souvent et y avait déjà fait un certain nombre de victimes*). Celui-ci dominait Julienrupt et la vallée de la Cleurie (*rivière qui se jette dans la Moselotte à la hauteur de la commune de Saint-Amé*).

Ils affectionnaient l'enjouement que leur procurait les champs, lorsqu'ils étaient recouverts du jaune éclatant des fleurs des jonquilles qui, au printemps, prédisposait à la bonne humeur, alors qu'au début de l'année, l'apparition des perce-neiges annonçaient l'arrêt prochain de l'hiver. Ils aimaient la mélancolie qui se dégageait des près jonchés de la couleur violine des pétales des colchiques lorsque l'automne venait, alors que peu de temps avant, la fin du fleurissement des bruyères commençait à laisser imaginer le début de la fuite de l'été. La période hivernale qui plongeait très souvent les cimes des montagnes dans la

brume et dont la neige recouvrait la totalité des champs et les branchages des sapins était une époque qui, pour eux, avait aussi de l'attrait. Ils vivaient au rythme des saisons.

*
* *

Mélaine était née et avait grandi à Liézey, petit village implanté à une dizaine de kilomètres de là et qui était très apprécié par les touristes qui, en quête d'authenticité, venaient y acheter des souvenirs, des ustensiles utiles et des objets de décoration lors de la saison estivale (*à la faveur de la beauté des paysages environnants et de l'attraction que procurait le lac de Gérardmer, dénommé « Giraumoué » en patois Vosgien local*) mais aussi de celle hivernale (*grâce à la grande fréquentation des différentes pistes de ski situées à proximité*). Cette localité était dénommée d'une manière marketing le « village des artisans » à cause de sa concentration de travailleurs indépendants qui exerçaient des professions manuelles et artistiques (*saboterie, sculpture, poterie, tissage, apiculture, ...*) liées au travail des ressources naturelles locales (*principalement le bois, la pierre, la terre, les abeilles et les plantes*) et qui tenaient boutique dans ce lieu. Son père Bastien (*Bohhté en patois Vosgien local*) exerçait le métier de fabricant de jeux, de jouets, d'outils et de bibelots en bois alors que sa mère Marie (*Mayon en patois Vosgien local*) gérait la boutique de vente de la production de son époux installée dans un chalet qui était implanté à une centaine de mètres de l'atelier de fabrication et contigu à leur domicile.